

**Récit de Monsieur Gilbert Paysant, né le 6 septembre 1929 à Troarn.
Enregistrement effectué par Monsieur Gérault le 4 juillet 2011.**

Monsieur Gérault :

« Il voulait savoir si dans l'après midi du 6 juin, il y avait eu une patrouille britannique qui était venue dans Troarn ? »

Monsieur Paysant :

« Parce que nous, c'est la nuit du 6 juin, j'habitais dans le square. Nous étions chez Monsieur Lefrançois, la ferme à coté. La nuit, on avait fait avec Monsieur Fouchard, Menuisier, des tranchées et dit « si le jour du Débarquement, si vraiment il y a quelque chose, vous viendrez ». On était là, la nuit du 6 juin, on a entendu les bombardements et tout ça mon père a dit je crois, que ce coup là, c'est le Débarquement !

Mon père savait parce que c'est Monsieur Thouin qui lui avait dit. Monsieur Thouin avait dit à mon père, deux trois jours avant : « Tu sais Hyppolyte, je crois dans les jours qui vont venir, il ne lui a pas dit exactement, je crois que l'on va avoir de la visite » ; « Bon, ça va, dit mon père, j'ai compris ». Quand ça a commencé à bombarder, mon père a dit : « ça y est, c'est le Débarquement ! Il faut aller dans les tranchées. » Les adultes sont rentrés dans les tranchées. Nous, les gamins ont regardait cela, on les voyait comme en plein jour, on a vu tous les parachutistes tombés, quelques planeurs, il n'en a pas tombé bien des centaines, quelques planeurs passaient à ras, qui sont tombés quelque part dans les marais certainement, mais dans l'après midi, on n'est pas sortis.

Nous ce que nous avons vu, c'est le matin du 6 juin, vraiment, il était 6 heures ½, 7 heures du matin, Madame Lefrançois sort, elle pleurait, parce qu'il y avait quatre ou cinq vaches de tuées. Et puis le long de la haie, il y avait son jardin, et le long de la haie, il y avait des roues de banneaux, des parachutistes qui sortaient de là, ils étaient entre la haie et les roues, ils s'étaient cachés là, ils arrivent, tout le monde était content ! On sautait sur les parachutistes, Monsieur Léon Potel va chercher un litre d'eau de vie, et leur donne un coup, ils ont failli étouffer, mais il y en a un, le chef, il a aperçu les bidons de lait, il a demandé s'ils pouvaient en avoir. Madame Lefrançois : « servez vous ! » Ils ont vidé la flotte de leurs bidons. Ils les ont tous remplis de lait.

Ils étaient une quinzaine de parachutistes et ils nous ont dit qu'ils étaient tombés dans le marais et qu'ils étaient venus par la rue du Six Juin, maintenant, c'était le chemin de la fontaine dans le temps. Ils nous ont fait voir une carte, et ils nous ont demandé où était la gare, moi, j'étais juste à côté, je lui ai expliqué, je lui ai fait regarder la carte et je lui ai dit : « En descendant l'herbage à Monsieur Lefrançois, vous tombez sur la route de Bures, vous prenez le chemin du Mont Héry, vous allez tomber sur la ligne de chemin de fer, vous tournez à gauche, vous suivez et vous allez arriver à la gare de Troarn. » On discute un petit peu, tout le monde était content, et puis, les gars se sont remis en colonne, ils ont descendus, ils ont pris la route de Bures, et ils ont monté le chemin du Mont Héry, j'étais avec eux. Arrivé à la barrière, il m'a dit « Dégage de là » - il ne m'a pas dit cela, il m'a fait comprendre qu'il fallait que je retourne avec mes parents.

Je suis resté à la barrière, je les ai regardés partir, ils ont descendu un petit peu, et ils ont pris le chemin. J'allais repartir et puis je vois deux Allemands qui arrivent de par Bures, je me suis caché un petit peu dans la haie, et derrière les deux Allemands, il y avait cinq ou six parachutistes, je n'ai pas pris le temps de les compter, qui étaient faits prisonniers, ils ont

remonté la route de Bures jusqu'à Troarn, je suis remonté à toute vitesse, ce n'était pas le moment de rester dans les parages ! »

Monsieur Gérault :

« Ils ont failli se croiser avec les Allemands

Monsieur Paysant :

« Ils ont failli se croiser à une ou deux minutes, voilà, le jour du 6 juin, ce que j'ai vu. Après, la nuit, on entendait les patrouilles qui tiraient. »

Monsieur Gérault :

« Reparlez-moi du décès accidentel des deux gamins qui ont été tués par un obus, il y avait un Lehain ? »

Monsieur Paysant :

« Ce n'est pas accidentel, Roland Lehain, il a été tué par un obus. Eux, ils étaient réfugiés dans la crypte de l'église. Ils étaient sortis et assis sur le bord du mur comme cela, parce que les obus venaient par rafale. Ils en envoyaient quinze ou vingt, ils arrosaient et puis plus rien. À ce moment-là, les gens en profitaient pour sortir. »

Monsieur Gérault :

« Qui arrosait ? »

Monsieur Paysant :

« Ce sont les Anglais qui arrosaient, cela venait du bois de Bavent, cela venait de par là. »

Monsieur Gérault :

« Ils cherchaient à descendre le clocher, à ce moment là ? »

Monsieur Paysant :

« Non, ils arrosaient comme cela, je ne pense pas qu'il avait un but vraiment et lui, il a pris un tout petit éclat dans le cœur. »

Monsieur Gérault :

« Il y en a eu un autre qui est décédé, ce n'était pas le même jour ? »

Monsieur Paysant :

« La date, je ne peux pas vous la dire, dans ma cour, le petit Courage. »

Monsieur Gérault :

« Vers quelle date ? »

Monsieur Paysant :

« Un peu avant que l'on évacue, il était dans son lit et sa mère lui apprenait le catéchisme, elle était assise à côté, et l'obus est tombé dans le mur de la chambre, et lui, il a eu la moitié du visage emportée par un éclat de brique. Les pompiers sont arrivés aussitôt puis cela a tombé aussi chez les voisins, Madame Sabine, dans son jardin, sa maison, il y avait de la fumée partout. »

Monsieur Gérault :

« Marcel Legrand a été blessé, c'était le même jour ? »

Monsieur Paysant :

« Oui, il a été blessé dans les escaliers de l'église, quand on sort de l'église, il y a les petits escaliers quand on descend. Je ne sais pas, je ne peux pas dire la date exacte, ce ne serait pas juste, les événements se sont produits comme ça. »

« On a été à Hottot. De Hottot, on est parti à Herminal-les-Vaux. À Herminal-les-Vaux, on a été arrêtés parce qu'il y avait les Allemands qui montaient en ligne et puis ceux qui descendaient. On était dans des charrettes, à ce moment là, avec des chevaux. On a été arrêtés dans Herminal-les-Vaux, dans une petite maison au bord de la route, ça faisait un petit café, on a mangé là. On a essayé de repartir, on a fait à peine un kilomètre, les Allemands, les avions sont venus, ils ont mitraillé les chars de droite et de gauche, on a redoublé. Dans le café où l'on avait mangé, toutes les tables étaient cassées, les avions avaient mitraillé, c'était de grosses tables en marbre, elles étaient en miettes. À quelques minutes près, on se faisait arroser là.

À Bernay, on a redoublé pour atterrir à Fontaine Bellanger (Eure) dans les boucles de la Seine, à côté de Gaillon (Eure). »

Monsieur Gérault :

« Vous êtes restés là jusqu'à quand, vous avez vu l'armée allemande ? »

Monsieur Paysant :

« On est restés jusqu'au mois d'octobre. On a pris l'averse. Ils sortaient du chaudron de Falaise et ils voulaient passer la Seine. Là, à la Seine, toute la route de Paris, de chaque côté, était encombrée, de chars, de chevaux, d'ambulances. Ils essayaient de passer, surtout la nuit. Mais, la nuit, c'était pareil, les avions avec les lucioles. »

Monsieur Gérault :

« Cela devait être impressionnant ? »

Monsieur Paysant :

« Oui, nous, on était bien placés, dans notre jardin, il y avait un énorme cerisier. Je montais là dedans, on voyait toute la Seine. Les gars, ils faisaient une espèce de radeau, ils montaient là dessus, ils laissaient tout, les chevaux, les voitures, les camions. Les gars essayaient de passer la Seine, deux trois lucioles, qu'ils avaient amenées. Quand ils

bombardaient sur la Seine, on entendait le bruit pour larguer les bombes « clac, clac ». La bombe allait sur la Seine, ils ont vraiment dérouillé ! »

Monsieur Gérault :

« Les Allemands avaient prévu de refaire un front de l'autre côté de la Seine ? »

Monsieur Paysant :

« Le premier jour qu'on a été libérés, c'était par les Américains, mais les Américains s'étaient un peu plus déportés sur la gauche et le lendemain, ce sont les Anglais qui ont repris leur ordre de marche.

Les trois derniers Allemands que l'on a vus, c'était trois SS, en guenilles, en guenilles, vraiment, on se demandait qu'est-ce que c'était, les yeux ressortis de la tête, cela faisait, je ne sais pas combien de temps, que ces gars là n'avaient pas dormi. Il y en avait deux qui avaient une mitraillette, et l'autre un lance-flammes. Ils nous ont fait aligner dans la cuisine, tout le monde, il y avait Monsieur et Madame Hébert de Bures, Monsieur et Madame Tailbot de Bures, mes parents et moi, Monsieur et Madame Léon Desloges.

Il y a en un des trois qui criait : « *Wasser, wasser !* » Personne ne comprenait.

Je dis à ma mère : « C'est de l'eau qu'ils veulent. » Ma mère dit : « Ils ont soif certainement », elle va chercher du cidre. « *Nein, wasser !* » Ma mère prend un broc. Elle a été dehors, il y avait une pompe, elle a mis des verres, elle leur a servi, il a fait boire ma mère avant, elle a bu un verre, elle leur a versé, ils ont bu de l'eau, ils ont bu de l'eau, et ils ont aperçu des morceaux de pain, ils ont sauté là dessus.

Alors, ils sont repartis, et c'est les trois derniers Allemands qu'on a vus. On a eu chaud ! Les gars, vraiment tout déchirés, noirs, les yeux rouges, pleins de sang, Cela faisait combien de temps qu'ils se battaient sans dormir. C'était les derniers. On avait déjà vu, une ou deux heures avant, huit ou dix SS passer. Ils ont tué trois Américains, juste à l'entrée de Fontaine-Bellanger dans une auto-mitrailleuse. Ils ont foutu l'auto-mitrailleuse en l'air et ils ont tué les Américains. »